

Pourriez-vous vous présenter brièvement ? Quel est votre nom ?

Je m'appelle Lilly Wilmes. Je suis originaire de Wiltz, dans l'Oesling.

Quand êtes-vous née ?

En 1923.

Pouvez-vous nous donner votre date de naissance exacte ?

Le 20 mars.

Où avez-vous grandi ?

Dans la maison de mes parents, dans la Scheergasse à Wiltz. Mon père y avait un atelier de couture.

Comment s'appelaient vos parents ?

Mon père s'appelait Bernard Wilmes-Schanck, et ma mère Catherine Goedert. Ils travaillaient ensemble. Ce n'était pas un atelier à proprement parler. Il s'agissait plutôt d'une famille qui se réunissait pour faire de la couture. Mon père s'occupait des gros travaux, et ma mère des boutonnères, des rabats, etc. Et puis je suis arrivée dans leur vie, mais je les gênais plus qu'autre chose dans leur travail. Je les laissais travailler pour que les clients soient satisfaits.

Avez-vous des frères et sœurs ?

Non, je suis fille unique.

Qui a joué un rôle important dans votre enfance au quotidien ?

Je me souviens très bien de mes années à l'école maternelle et à l'école primaire. J'étais à l'internat de Wiltz. Il y avait des religieuses.

Quand les Allemands avaient envahi notre pays et que la guerre était déjà amorcée, comment avez-vous perçu l'atmosphère au Luxembourg ? Comment la population se sentait-elle ?

Les gens avaient peur. Ils ne savaient pas ce qui les attendait. Plus tard, j'ai intégré l'internat des religieuses de Nancy. C'est là que j'ai appris à m'adapter et à me plier à la situation, ou à faire des suggestions. Je n'avais pas à me plaindre. Jusqu'à ce que les Allemands y mettent un terme en nous sommant de rejoindre les Jeunesses hitlériennes. Nous y étions forcés.

Avez-vous vous-même été membre des Jeunesses hitlériennes ?

Non.

Le 30 août 1942, le Gauleiter Gustav Simon a décrété l'enrôlement de force au Luxembourg. Cela a déclenché une grève ici à Wiltz. Pourriez-vous nous en dire plus sur cette grève ?

Nous avons fermé boutique pour que personne ne puisse entrer. C'était notre moyen de faire grève. Nous ne pouvions pas nous servir de fusils ou d'autres moyens. Fermer le verrou et éteindre la lumière était notre manière à nous de protester. À l'époque, je travaillais dans un bureau et j'ai également fait grève. Je m'en souviens encore très bien. On nous a menés chez Ideal, où nous nous sommes regroupés en cercle.

Lorsque la grève a éclaté, les enseignants se sont ralliés au mouvement.

Oh oui, je m'en souviens bien. Messieurs Lommel, Meiers et Brück. La famille Lommel avait des enfants de notre âge. Le père était justement enseignant.

Et qu'ont fait les enseignants ?

Le jour de la grève, ils n'ont pas donné cours. Comme chaque jour, les filles venaient les chercher et les accompagnaient toujours sur le chemin d'Oberwiltz à l'école, mais ce jour-là, il n'y avait pas d'accompagnatrices.

Savez-vous ce qui est ensuite arrivé aux enseignants ?

Peu de temps après, nous avons appris qu'ils avaient été arrêtés. Au début, nous pensions que le but était juste de les interroger sur leur métier. Malheureusement, il n'en était rien. Ils ont été arrêtés le jour même et on ne les a plus jamais revus. Ce que je trouve vraiment terrible et que je regrette encore aujourd'hui, c'est qu'ils se trouvaient dans une foule devant l'école de garçons sans savoir s'ils devaient y aller ou non. Ils ne savaient pas quoi faire. Ils étaient démunis. Ils se sont concertés entre eux parce qu'ils ne savaient pas non plus ce qui allait se passer et ce qui allait leur arriver. S'ils allaient finir fusillés ou emprisonnés. Comment auraient-ils pu le savoir ? Ils ont été arrêtés en pensant que ce serait l'affaire d'un mois ou d'une semaine avant d'être libérés. Mais il en a été autrement.

L'hiver 1944 a connu la dernière grande offensive, la bataille des Ardennes. Où étiez-vous à ce moment-là ?

Nous avons déposé le strict nécessaire dans une charrette à bras, étant donné qu'une charrette ne se charge pas comme une voiture. Ensuite, nous nous sommes mis en route. Il nous a d'abord fallu décider quoi faire et quel comportement adopter. Lorsque nous avons aperçu un incendie en haut de la colline, nous nous sommes dit que ça avait tout l'air d'une guerre.

Et où êtes-vous allés avec la charrette ?

Nous devions nous rendre à Nothum, mais il n'y avait plus aucun lit de libre. Nous avons donc repris notre chemin le lendemain en direction de la Belgique.

Et en Belgique, avez-vous trouvé de quoi vous loger ?

En Belgique, nous sommes arrivés du côté d'Attert. La grand-mère là-bas nous a dit que nous pouvions rester chez elle parce que son mari était à l'hôpital et qu'elle avait encore des lits disponibles. Elle nous a invités à entrer et nous a offert une tasse de café. Elle a vu que nous étions morts de froid. Par chance, nous ne nous étions pas fait tirer dessus.

Quand êtes-vous retournés au Luxembourg ?

Nous avons passé 6 semaines chez ces gens en Belgique.

Pouvez-vous nous décrire votre trajet de retour ? Vous êtes rentrés chez vous en passant par le « Schumann », n'est-ce pas ?

Oh, oui. Sur le chemin du retour, nous avons pu constater les ravages de la guerre. Cela nous a beaucoup attristés. Nous voulions absolument rentrer chez nous pour savoir ce qui s'y passait. Une fois arrivés, nous avons découvert notre maison criblée de balles. Nous ne pouvions plus rentrer chez nous.

Pourriez-vous nous décrire l'état de votre maison et de Wiltz à votre retour ?

Sur le chemin du retour vers Wiltz, nous avons vu des corps sans vie allongés partout. C'était indescriptible. Des morts partout, ce n'était pas beau à voir.

Et à votre arrivée ici à Wiltz, quels dégâts avez-vous constatés ?

Quand nous sommes arrivés à Wiltz, nous nous sommes directement dirigés vers la Scheergasse. Mon père voulait voir ce que la maison était devenue et s'il y avait moyen de retourner y habiter. Mais la situation était sans espoir. De l'extérieur, on ne voyait pas l'étendue des dégâts. Quand nous avons franchi la porte d'entrée, nous avons vu qu'un obus était venu frapper le pignon. Il avait explosé à l'intérieur. C'est pour cette raison que de l'extérieur, les dégâts ne semblaient pas si importants. Nous avons certes vu le trou et l'ampleur des dégâts, mais nous espérions tout de même pouvoir rendre la maison à nouveau habitable en y apportant quelques réparations. Mais de près, ce n'était plus qu'un amas de pierres. Il n'était plus possible d'y mettre un pied. J'ai immédiatement vérifié si le piano était toujours là. Cela a été un moment très difficile pour moi. Il était cassé, et les touches gisaient par terre. Il était devenu inutilisable. Un peu de musique n'aurait pas fait de mal à l'époque, mais ce n'était plus possible.

Quelles pensées vous viennent à l'esprit lorsque vous repensez à la guerre aujourd'hui ?

Pour moi, tout cela était inutile. Pourquoi faisaient-ils la guerre ? Pour nous, Luxembourgeois, il était inimaginable de perdre sans raison tout ce que nous avons.